



## COURAGE !

A Melle MARIE-LOUISE

Notre âme a parfois de folles tristesses  
Dont on ne saurait dire la raison ;  
Mais un cœur chrétien de ces petites  
Doit savoir franchir le morne horizon.

Votre âme s'afflige, et vos yeux la blessent,  
A voir tout en noir malgré la saison ;  
La mort la poursuit de froides caresses,  
Quand le monde entier entre en floraison.....

Prenons bien la vie avec sa souffrance,  
Et sans gaspiller la sainte espérance  
Pour approfondir nos chagrins divers.

Refoulez, ma sœur, ces peines étranges :  
Haut ! les cœurs chrétiens, qui doivent être anges  
Parmi tous les deuils de notre univers !

*Fridt Olufsen*

## NOUVELLE

## LEUR PREMIER JOUR DE BONHEUR

Le comte d'Aisguevilles avait déjeuné au cercle, ce matin-là, et, comme il regagnait son hôtel de la rue de Varenne, il maudissait le mauvais démon qui l'avait poussé à quitter son logis, car il s'était beaucoup ennuyé ; il n'avait pas trouvé un visage sympathique, et, après son repas, il avait perdu vingt-cinq louis sotttement. Puis, il était mécontent de lui-même, triste, ennuyé, saisi à la gorge par ces premiers brouillards d'hiver qui enveloppent Paris d'un voile de mélancolie.

C'était une habitude qu'il avait prise, au début de son mariage, de déjeuner hors de chez lui et de n'y dîner que rarement, — non qu'il ne fût amoureux de sa femme, mais il l'était avec une retenue pleine à la fois de décence et de galanterie, ainsi qu'il convient aux gens de son monde.

Et cependant, quand la tante de Drionne lui avait présenté la petite pensionnaire, qui est aujourd'hui la comtesse d'Aisguevilles, elle avait cru, elle avait espéré que ces deux orphelins, riches tous deux, portant tous deux de grands noms, feraient un charmant ménage. — plus qu'un charmant ménage, — un ménage d'amoureux.

Dès les premières rencontres, Mme de Drionne avait pu croire que son rêve se réalisait : il y avait eu comme un élan entre les fiancés. Puis, le mariage s'était célébré correctement, avec entrefilets dans les journaux, une soirée superbe de contrat. Et l'histoire des jeunes mariés avait ressemblé banalement à celle de presque tous leurs amis : deux mois dans un château de Bretagne, au milieu d'une solitude absolue ; deux mois dans le fracas des chasses ; l'installation dans l'hôtel de la rue de Varenne ; et l'inscription d'une loge à la Comédie et à l'Opéra, en remplacement du fauteuil qu'occupait auparavant le comte....

La douairière avait demandé plusieurs fois à la jeune femme :

— Es-tu heureuse, petite ?

Heureuse !... Peut-être pas ainsi qu'elle l'eût rêvé ; mais, pouvait-elle se plaindre !... Connaissait-elle une seule de ses amies qui fût plus heureuse qu'elle ?

— Mais oui, ma tante, mais oui. Mon mari est charmant !

— Charmant ! charmant ! s'écriait la vieille tante, on dit cela d'un cousin, d'un importun, du monsieur qui sait danser sans déchirer vos dentelles ; mais, pour le mari, le maître auquel on est à jamais lié.... charmant, c'est maigre !

Et elle ajoutait, en secouant la tête :

— Ces enfants m'inquiètent ! Il leur manque.... il leur manque.... je ne sais pas au juste ce qui leur manque.... comme une étincelle....

.... Le comte était rentré chez lui : et, malgré les belles tapisseries qui décorent son fumoir et la flamme qui se reflétait sur les landiers de fer forgé, il ne pouvait dissiper cette mélancolie noire qui l'assombrissait depuis le matin.

Et pas un bruit dans l'hôtel. Un calme glacial.

Si du moins sa femme était venue le retrouver, l'égayer par ses éclats de rire ! Mais il avait vu des traces de roues sur le sable de la cour.

Il sonna pour s'informer :

— Madame est sortie ?

— Oui, monsieur ; madame était déjà partie, quand monsieur est rentré.

Partie ? En belle toilette sans doute ! Pour aller bavarder chez ses amies....

Cet hôtel grandiose, avec son enfilade de salons, son accumulation de hauts meubles, lui pesait, maintenant qu'il était bien sûr d'y être seul.

Pour chercher une distraction, il se rendit dans la serre, et remarqua aussitôt que toutes les fleurs avaient été cueillies ; des tiges, des feuilles étaient éparses sur le sol.

Il appela le jardinier :

— Qui a coupé tout ceci ?

Le jardinier ne put répondre exactement à sa question, il dit seulement :

— Peut-être madame.... Et sans me consulter ! car, enlever de telles fleurs, c'est un massacre !

Pendant un instant, le comte fut pris d'un accès de jalousie ; puis il se mit à sourire.

— Bah ! Je suis fou !... c'est un enfantillage, voilà tout. Elle a cueilli ces fleurs pour quelque fête, pour un goûter de jeunes femmes.

Mais tout cela augmentait son ennui, cette sorte d'angoisse dans laquelle il se débattait.

— Allons ! murmura-t-il, une mauvaise rafale aura passé sur moi !

Il quitta la serre, dont la verdure lui semblait morne sans l'éclat des pétales rouges et bleus. Il essaya de lire, pour écarter un peu ces heures d'attente ; mais pas un seul des livres qu'il prit tour à tour dans sa bibliothèque ne lui convint. Il alla contempler le dernier paysage qu'il avait acheté : c'était une des pages les plus lumineuses de Corot, avec un nimbe doré qui traversait des feuillages au bord d'une mare ensoleillée. Ce contraste éclatant lui fit mal. Et crispé, sentant qu'une humeur méchante lui prenait au cœur, il sortit de sa galerie et rentra dans le grand salon, où les anciens portraits des Aisguevilles se détachaient sur les murs tendus de lampas.

Alors, il vit soudain le portrait de la comtesse d'Aisguevilles, sa mère. Et il s'arrêta :

— Pauvre mère !

Il resta longtemps, admirant les traits un peu amaigris de la comtesse ; car on avait fait ce portrait à l'époque où son fils commençait à prendre pied dans la vie élégante. Les médecins appellent cela une crise d'âge ; c'est simplement une crise du cœur ; toutes les mères souffrent à ce moment, parce qu'elles comprennent que leur enfant leur est enlevé et qu'il ne leur reviendra que longtemps après, si jamais il doit leur revenir. Lui n'était revenu à sa mère que pendant sa dernière maladie ; il l'avait admirablement soignée ; et, durant trois années, il était allé souvent au cimetière. Il était allé souvent au cimetière. Il n'avait cessé de faire ce pieux pèlerinage que depuis son mariage ; la douairière elle-même lui avait dit :

— Cela attristerait ta femme.

Et ce fut seulement devant ce portrait qu'il se souvint que ce jour-là était le jour des morts.

— Pauvre mère ! J'avais oublié.... Pardonne-moi !

Il donna rapidement ses ordres.

— Mon coupé.... vite !

Ensuite, malgré les remontrances de son jardinier, il enleva les plus belles de ses plantes :

— Ma femme a pris les fleurs pour satisfaire quelque caprice ; moi, je prends les plantes pour la tombe de ma mère !

Il se cramponnait à ce nom de mère qui le consolait déjà. Il lui semblait qu'il l'avait là, auprès de lui, qu'il lui contait sa douleur, son isolement,

son écoeurement de la vie banale qu'il était forcé de mener. Et, d'avoir ainsi partagé sa douleur avec elle, il souffrait moins. Il n'en voulait plus à la comtesse de n'avoir pas deviné qu'il désirait la voir ; ce n'était point sa faute, après tout :

— Elle est si jeune, si enfant !... Elle ne peut avoir compris, elle.... O ! ma chère mère !

Le coupé du comte d'Aisgueville avait peine à se frayer un passage au milieu de la foule qui, de tous côtés, comme une immense procession, se rendait pieusement au cimetière du Père Lachaise pour honorer ses morts. Et le comte, par les vitres, voyait cette foule portant des couronnes et des fleurs ; il éprouvait une joie enfantine à la pensée que pas une tombe ne serait aussi bien garnie que celle de sa mère.

Mais à sa joie, à la volupté que lui donnait son ancienne douleur, se joignait un remords. Il avait largement payé pour que toujours le jardinet qui bordait cette tombe fût soigné, pour qu'on renouvelât les bouquets dans les vases ; mais avait-on exécuté ses ordres ? N'allait-il pas trouver sa chère tombe abandonnée ?

Il y avait si longtemps qu'il n'était pas venu s'agenouiller sur la tombe de sa mère, qu'une fois entré dans le cimetière, il s'égara d'abord, entraîné par la foule.

Autrefois, il connaissait bien le chemin ; il fut obligé de le demander à un gardien.

Puis, lorsqu'il fut à une petite distance du caveau de famille, il aperçut une silhouette noire ; et il tressaillit en reconnaissant sa femme.

Cette idée que lui, l'homme, le fils, n'avait eue que par dévouement, par ennui, elle l'avait eue, elle, la femme, qui n'avait jamais connu sa belle-mère, elle l'avait eu naturellement.

Le comte attendit, s'imaginant qu'il allait voir avec sa femme quelqu'une de ses amies. Non, la comtesse était bien seule ; seule elle avait cueilli les fleurs puisque aucun des domestiques ne l'avait vue ; et elle était seule plaçant ces fleurs dans les vases, entrelaçant des branches vertes autour des barreaux de la grille. Et quand elle eut fini d'orner la dernière demeure, elle s'agenouilla et pria.

— Clotilde ! murmura-t-il en s'agenouillant auprès d'elle.

— Ah ! prononça-t-elle simplement, je vous attendais.

Il remarqua alors que le caveau de sa famille, de sa mère, était mieux entretenu que ceux d'alentour : il y avait des dispositions de fleurs, des arrangements que seule une femme sait inventer, puis, dans le fond, un crucifix de cuivre, qu'il avait récemment acheté à une vente.

— Vous avez bien fait d'apporter toutes ces plantes, dit-elle. Pour un jour comme celui-ci, je n'aurais pas eu assez de mes fleurs.

Quand ils eurent assez prié, ils remontèrent dans le coupé du comte et ils partirent serrés l'un contre l'autre.

Le comte était très ému ; mais elle était tranquille, elle ; elle avait bien deviné, et dès les premiers jours, que son mari ne l'aimait pas encore, et elle avait décidé qu'elle attendrait. Et maintenant, elle comprenait que son heure de bonheur était enfin venue.

— Ah ! Clotilde ! comme je m'en veux d'être sorti ce matin ! Que je suis coupable de n'avoir pas compris encore toutes les délicatesses de votre cœur.

— Oh ! mon ami....

— C'est presque un pardon que j'ai à vous demander. Jusqu'à ce jour, nous avons vécu comme deux étrangers.... C'était ma faute, la faute de notre monde, de nos habitudes....

— Qu'importe si, après nous être perdus, nous nous retrouvons ?

— C'est que nous avons perdu six mois de bonheur !....

— Nous saurons bien les regagner.

Ils restèrent assez longtemps silencieux. Puis Clotilde, plongeant ses beaux yeux dans ceux de son mari, et lui prenant les mains, dit :

— Je vais t'expliquer.... Notre tante de Drionne assure que nous avons tout.... pour être heureux, mais qu'il nous manquait quelque chose.... Je sais maintenant : ce quelque chose, c'était la bénédiction que ta mère vient de nous envoyer de là-haut !

PIERRE SALES.